

A free download from manybooks.net

The Project Gutenberg EBook of Alcools, by Guillaume Apollinaire

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Alcools

Author: Guillaume Apollinaire

Release Date: March 25, 2005 [EBook #15462]  
[This file last updated October 31, 2010]

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

• START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK ALCOOLS \*\*\*

Produced by Ebooks libres et gratuits; this text is also available at <http://www.ebooksgratuits.com> in Word format, Mobipocket Reader format, eReader format and Acrobat Reader format.

Guillaume Apollinaire

## **ALCOOLS**

(1898 - 1912)

Table des matières

Zone

Le pont Mirabeau

La Chanson du Mal-Aimé

Aubade chantée à Laetare l'an passé

Beaucoup de ces dieux...

Réponse des Cosaques Zaporogues au Sultan de Constantinople Voie lactée {1}

Les sept épées

Voie lactée {2}

Les colchiques

Palais

Chantre

Crépuscule

Annie

La maison des morts

Clotilde

Cortège

Marizibill

Le voyageur

Marie

La blanche neige

Poème lu au mariage d'André Salmon

L'Adieu

Salomé

La porte

Merlin et la vieille femme

Saltimbanques

Le larron

Le vent nocturne

Lul de Faltenin

La tzigane

L'ermite

Automne

L'Émigrant de Landor Road

Rosemonde

Le brasier

Je flambe dans le brasier

Descendant des hauteurs

Rhenanes

Nuit rhénane

Mai

La synagogue

Les cloches

La Loreley

Schinderhannes

Rhénane d'automne

Les sapins

Les femmes

Signe

Un soir

La dame

Les fiançailles

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris

Je n'ai plus même pitié de moi

J'ai eu le courage de regarder en arrière

Pardonnez-moi mon ignorance

J'observe le repos du dimanche

A la fin les mensonges ne me font plus peur

Au tournant d'une rue je vis des matelots

Templiers flamboyants je brûle parmi vous

Clair de lune

1909

A la Santé

Automne malade

Hôtels

Cors de chasse

Vendémiaire

## **ZONE**

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut  
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux Il y a les livraisons à 25 centimes pleines  
d'aventures policières Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom  
Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes Du lundi matin au samedi soir quatre fois par  
jour y passent Le matin par trois fois la sirène y gémit  
Une cloche rageuse y aboie vers midi  
Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant  
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc  
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize  
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église  
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette  
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue  
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste  
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ  
C'est le beau lys que tous nous cultivons  
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent  
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère  
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité  
C'est l'étoile à six branches  
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche

C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs  
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'oeil  
Vingtième pupille des siècles il sait y faire  
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air  
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée  
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur  
Les anges voltigent autour du joli voltigeur  
Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane  
Flottent autour du premier aéroplane  
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte-Eucharistie

Ces prêtres qui montent éternellement élevant l'hostie  
 L'avion se pose enfin sans refermer les ailes  
 Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles  
 À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux  
 D'Afrique arrivent les ibis les flamants les marabouts  
 L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes  
 Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri  
 Et d'Amérique vient le petit colibri  
 De Chine sont venus les pihis longs et souples  
 Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples  
 Puis voici la colombe esprit immaculé  
 Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé  
 Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre  
 Un instant voile tout de son ardente cendre  
 Les sirènes laissant les périlleux détroits  
 Arrivent en chantant bellement toutes trois  
 Et tous aigle phénix et pihis de la Chine  
 Fraternalisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule  
 Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi roulent  
 L'angoisse de l'amour te serre le gosier  
 Comme si tu ne devais jamais plus être aimé  
 Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère Vous avez honte quand vous vous surprenez à  
 dire une prière Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille Les étincelles de ton rire dorent  
 le fond de ta vie  
 C'est un tableau pendu dans un sombre musée  
 Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir  
 c'était au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres Le sang de votre Sacré-Coeur m'a inondé  
 à Montmartre  
 Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses  
 L'amour dont je souffre est une maladie honteuse  
 Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse  
 C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée  
 Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année  
 Avec tes amis tu te promènes en barque  
 L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques  
 Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs  
 Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague  
 Tu te sens tout heureux une rose est sur la table  
 Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose  
 La cétoine qui dort dans le coeur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit

Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis  
 Tu ressembles au Lazare affolé par le jour  
 Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours  
 Et tu recules aussi dans ta vie lentement  
 En montant au Hradchin et le soir en écoutant  
 Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide  
 Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde  
 On y loue des chambres en latin Cubicula locanda

Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction  
 Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages  
 Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge  
 Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans  
 J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter  
 Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouventé  
 Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent  
 des enfants Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare Ils ont foi dans leur étoile comme les  
 rois-mages  
 Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine  
 Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune  
 Une famille transporte un édreton rouge comme vous transportez votre coeur  
 Cet édreton et nos rêves sont aussi irréels  
 Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent  
 Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges  
 Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs  
 Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque  
 Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux  
 Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant Toutes même la plus laide a fait souffrir son  
 amant

Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir

Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive

C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie

Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied

Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée

Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance Ce sont les Christ inférieurs des obscures  
espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

### **LE PONT MIRABEAU**

Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Et nos amours

Faut-il qu'il m'en souviene

La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face

Tandis que sous

Le pont de nos bras passe

Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante

L'amour s'en va

Comme la vie est lente

Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines

Ni temps passé

Ni les amours reviennent  
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine

### LA CHANSON DU MAL-AIMÉ

A Paul Léautaud

Et je chantais cette romance  
 En 1903 sans savoir  
 Que mon amour à la semblance  
 Du beau Phénix s'il meurt un soir  
 Le matin voit sa renaissance.

Un soir de demi-brume à Londres  
 Un voyou qui ressemblait à  
 Mon amour vint à ma rencontre  
 Et le regard qu'il me jeta  
 Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon  
 Qui sifflotait mains dans les poches  
 Nous semblions entre les maisons  
 Onde ouverte de la Mer Rouge  
 Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques  
 Si tu ne fus pas bien aimée  
 Je suis le souverain d'Égypte  
 Sa soeur-épouse son armée  
 Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant  
 De tous les feux de ses façades  
 Plaies du brouillard sanguinolent  
 Où se lamentaient les façades  
 Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine  
 La cicatrice à son cou nu  
 Sortit saoule d'une taverne  
 Au moment où je reconnus  
 La fausseté de l'amour même

Lorsqu'il fut de retour enfin  
 Dans sa patrie le sage Ulysse  
 Son vieux chien de lui se souvint  
 Près d'un tapis de haute lisse  
 Sa femme attendait qu'il revînt

L'époux royal de Sacontale  
 Las de vaincre se réjouit  
 Quand il la retrouva plus pâle

D'attente et d'amour yeux pâlis  
Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux  
Lorsque le faux amour et celle  
Dont je suis encore amoureux  
Heurtant leurs ombres infidèles  
Me rendirent si malheureux

Regrets sur quoi l'enfer se fonde  
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux  
Pour son baiser les rois du monde  
Seraient morts les pauvres fameux  
Pour elle eussent vendu leur ombre

J'ai hiverné dans mon passé  
Revienne le soleil de Pâques  
Pour chauffer un cœur plus glacé  
Que les quarante de Sébaste  
Moins que ma vie martyrisés

Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir

Adieu faux amour confondu  
Avec la femme qui s'éloigne  
Avec celle que j'ai perdue  
L'année dernière en Allemagne  
Et que je ne reverrai plus

Voie lactée ô soeur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Je me souviens d'une autre année  
C'était l'aube d'un jour d'avril  
J'ai chanté ma joie bien-aimée  
Chanté l'amour à voix virile  
Au moment d'amour de l'année

Aubade chantée à Laetare l'an passé

C'est le printemps viens-t'en Pâquette  
Te promener au bois joli  
Les poules dans la cour caquètent  
L'aube au ciel fait de roses plis  
L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus  
 Ils s'embrassent à bouches folles  
 Devant des sites ingénus  
 Où sous les roses qui feuilloient  
 De beaux dieux roses dansent nus

Viens ma tendresse est la régente  
 De la floraison qui paraît  
 La nature est belle et touchante  
 Pan sifflote dans la forêt  
 Les grenouilles humides chantent

Beaucoup de ces dieux...

Beaucoup de ces dieux ont péri  
 C'est sur eux que pleurent les saules  
 Le grand Pan l'amour Jésus-Christ  
 Sont bien morts et les chats miaulent  
 Dans la cour je pleure à Paris

Moi qui sais des lais pour les reines  
 Les plaintes de mes années  
 Des hymnes d'esclave aux murènes  
 La romance du mal aimé  
 Et des chansons pour les sirènes

L'amour est mort j'en suis tremblant  
 J'adore de belles idoles  
 Les souvenirs lui ressemblant  
 Comme la femme de Mausole  
 Je reste fidèle et dolent

Je suis fidèle comme un dogue  
 Au maître le lierre au tronc  
 Et les Cosaques Zaporogues  
 Ivrognes pieux et larrons  
 Aux steppes et au décalogue

Portez comme un joug le Croissant  
 Qu'interrogent les astrologues  
 Je suis le Sultan tout-puissant  
 O mes Cosaques Zaporogues  
 Votre Seigneur éblouissant

Devenez mes sujets fidèles  
 Leur avait écrit le Sultan  
 Ils rirent à cette nouvelle  
 Et répondirent à l'instant  
 A la lueur d'une chandelle

Réponse des Cosaques Zaporogues au Sultan de Constantinople

Plus criminel que Barrabas  
 Cornu comme les mauvais anges  
 Quel Belzébuth es-tu là-bas  
 Nourri d'immondice et de fange  
 Nous n'irons pas à tes sabbats

Poisson pourri de Salonique  
 Long collier des sommeils affreux  
 D'yeux arrachés à coup de pique  
 Ta mère fit un pet foireux  
 Et tu naquies de sa colique

Bourreau de Podolie Amant  
 Des plaies des ulcères des croûtes  
 Groin de cochon cul de jument  
 Tes richesses garde-les toutes  
 Pour payer tes médicaments

Voie lactée { 1 }

Voie lactée ô soeur lumineuse  
 Des blancs ruisseaux de Chanaan  
 Et des corps blancs des amoureuses  
 Nageurs morts suivrons nous d'ahan  
 Ton cours vers d'autres nébuleuses

Regret des yeux de la putain  
 Et belle comme une panthère  
 Amour vos baisers florentins  
 Avaient une saveur amère  
 Qui a rebuté nos destins

Ses regards laissaient une traîne  
 D'étoiles dans les soirs tremblants  
 Dans ses yeux nageaient les sirènes  
 Et nos baisers mordus sanglants  
 Faisaient pleurer nos fées marraines

Mais en vérité je l'attends  
 Avec mon coeur avec mon âme  
 Et sur le pont des Reviens-t'en  
 Si jamais reviens cette femme  
 Je lui dirai Je suis content

Mon coeur et ma tête se vident  
 Tout le ciel s'écoule par eux  
 O mes tonneaux des Danaïdes  
 Comment faire pour être heureux  
 Comme un petit enfant candide

Je ne veux jamais l'oublier  
 Ma colombe ma blanche rade

O marguerite exfoliée  
 Mon île au loin ma Désirade  
 Ma rose mon giroflier

Les satyres et les pyraustes  
 Les égyptans les feux follets  
 Et les destins damnés ou faustes  
 La corde au cou comme à Calais  
 Sur ma douleur quel holocauste

Douleur qui doubles les destins  
 La licorne et le capricorne  
 Mon âme et mon corps incertains  
 Te fuient ô bûcher divin qu'ornent  
 Des astres des fleurs du matin

Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire  
 Tes prêtres fous t'ont-ils paré  
 Tes victimes en robe noire  
 Ont-elles vainement pleuré  
 Malheur dieu qu'il ne faut pas croire

Et toi qui me suis en rampant  
 Dieu de mes dieux morts en automne  
 Tu mesures combien d'empans  
 J'ai droit que la terre me donne  
 O mon ombre ô mon vieux serpent

Au soleil parce que tu l'aimes  
 Je t'ai menée souviens-t'en bien  
 Ténébreuse épouse que j'aime  
 Tu es à moi en n'étant rien  
 O mon ombre en deuil de moi-même

L'hiver est mort tout enneigé  
 On a brûlé les ruches blanches  
 Dans les jardins et les vergers  
 Les oiseaux chantent sur les branches  
 Le printemps clair l'Avril léger

Mort d'immortels argyraspides  
 La neige aux boucliers d'argent  
 Fuit les dendrophores livides  
 Du printemps cher aux pauvres gens  
 Qui resourient les yeux humides

Et moi j'ai le coeur aussi gros  
 Qu'un cul de dame damascène  
 O mon amour je t'aimais trop  
 Et maintenant j'ai trop de peine  
 Les sept épées hors du fourreau

Sept épées de mélancolie  
 Sans morfil ô claires douleurs  
 Sont dans mon coeur et la folie  
 Veut raisonner pour mon malheur  
 Comment voulez-vous que j'oublie

Les sept épées

La première est toute d'argent  
 Et son nom tremblant c'est Pâline  
 Sa lame un ciel d'hiver neigeant  
 Son destin sanglant gibeline  
 Vulcain mourut en la forgeant

La seconde nommée Noubosse  
 Est un bel arc-en-ciel joyeux  
 Les dieux s'en servent à leurs noces  
 Elle a tué trente Bé-Rieux  
 Et fut douée par Carabosse

La troisième bleu féminin  
 N'en est pas moins un chibriape  
 Appelé Lul de Faltenin  
 Et que porte sur une nappe  
 L'Hermès Ernest devenu nain

La quatrième Malourène  
 Est un fleuve vert et doré  
 C'est le soir quand les riveraines  
 Y baignent leurs corps adorés  
 Et des chants de rameurs s'y trainent

La cinquième Sainte-Fabeau  
 C'est la plus belle des quenouilles  
 C'est un cyprès sur un tombeau  
 Où les quatre vents s'agenouillent  
 Et chaque nuit c'est un flambeau

La Sixième métal de gloire  
 C'est l'ami aux si douces mains  
 Dont chaque matin nous sépare  
 Adieu voilà votre chemin  
 Les coqs s'épuisaient en fanfares

Et la septième s'exténue  
 Une femme une rose morte  
 Merci que le dernier venu  
 Sur mon amour ferme la porte  
 Je ne vous ai jamais connue

Voie lactée {2}

Voie lactée ô soeur lumineuse  
 Des blancs ruisseaux de Chanaan  
 Et des corps blancs des amoureuses  
 Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
 Ton cours vers d'autres nébuleuses

Les démons du hasard selon  
 Le chant du firmament nous mènent  
 A sons perdus leurs violons  
 Font danser notre race humaine  
 Sur la descente à reculons

Destins destins impénétrables  
 Rois secoués par la folie  
 Et ces grelottantes étoiles  
 De fausses femmes dans vos lits  
 Aux déserts que l'histoire accable

Luitpold le vieux prince régent  
 Tuteur de deux royautes folles  
 Sanglote-t-il en y songeant  
 Quand vacillent les lucioles  
 Mouches dorées de la Saint-Jean

Près d'un château sans châtelaine  
 La barque aux barcarols chantants  
 Sur un lac blanc et sous l'haleine  
 Des vents qui tremblent au printemps  
 Voguait cygne mourant sirène

Un jour le roi dans l'eau d'argent  
 Se noya puis la bouche ouverte  
 Il s'en revint en surnageant  
 Sur la rive dormir inerte  
 Face tournée au ciel changeant

Juin ton soleil ardente lyre  
 Brûle mes doigts endoloris  
 Triste et mélodieux délire  
 J'erre à travers mon beau Paris  
 Sans avoir le coeur d'y mourir

Les dimanches s'y éternisent  
 Et les orgues de Barbarie  
 Y sanglotent dans les cours grises  
 Les fleurs aux balcons de Paris  
 Penchent comme la tour de Pise

Soirs de Paris ivres du gin  
 Flambant de l'électricité  
 Les tramways feux verts sur l'échine  
 Musiquent au long des portées

De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée  
 Crient tout l'amour de leurs tziganes  
 De tous leurs siphons enrhumés  
 De leurs garçons vêtus d'un pagne  
 Vers toi toi que j'ai tant aimée

Moi qui sais des lais pour les reines  
 Les plaintes de mes années  
 Des hymnes d'esclave aux murènes  
 La romance du mal aimé  
 Et des chansons pour les sirènes

### **LES COLCHIQUES**

Le pré est vénéneux mais joli en automne  
 Les vaches y paissant  
 Lentement s'empoisonnent  
 Le colchique couleur de cerne et de lilas  
 Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la  
 Violates comme leur cerne et comme cet automne  
 Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas  
 Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica  
 Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères  
 Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières  
 Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement  
 Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent  
 Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

### **PALAIS**

A Max Jacob

Vers le palais de Rosemonde au fond du Rêve  
 Mes rêveuses pensées pieds nus vont en soirée  
 Le palais don du roi comme un roi nu s'élève  
 Des chairs fouettées des roses de la roseraie

On voit venir au fond du jardin mes pensées  
 Qui sourient du concert joué par les grenouilles  
 Elles ont envie des cyprès grandes quenouilles  
 Et le soleil miroir des roses s'est brisé

Le stigmate sanglant des mains contre les vitres  
 Quel archet mal blessé du couchant le troua  
 La résine qui rend amer le vin de Chypre  
 Ma bouche aux agapes d'agneau blanc l'éprouva

Sur les genoux pointus du monarque adultère  
 Sur le mai de son âge et sur son trente et un  
 Madame Rosemonde roule avec mystère  
 Ses petits yeux tout ronds pareils aux yeux des Huns

Dame de mes pensées au cul de perle fine  
 Dont ni perle ni cul n'égale l'orient  
 Qui donc attendez-vous  
 De rêveuses pensées en marche à l'Orient  
 Mes plus belles voisines

Toc toc Entrez dans l'antichambre le jour baisse  
 La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit  
 Pendez vos têtes aux patères par les tresses  
 Le ciel presque nocturne a des lueurs d'aiguilles

On entra dans la salle à manger les narines  
 Reniflaient une odeur de graisse et de grailon  
 On eut vingt potages dont trois couleurs d'urine  
 Et le roi prit deux oeufs pochés dans du bouillon

Puis les marmitons apportèrent les viandes  
 Des rôtis de pensées mortes dans mon cerveau  
 Mes beaux rêves mort-nés en tranches bien saignantes  
 Et mes souvenirs faisandés en godiveaux

Or ces pensées mortes depuis des millénaires  
 Avaient le fade goût des grands mammouths gelés  
 Les os ou songe-creux venaient des ossuaires  
 En danse macabre aux plis de mon cervelet

Et tous ces mets criaient des choses nonpareilles  
 Mais nom de Dieu!  
 Ventre affamé n'a pas d'oreilles  
 Et les convives mastiquaient à qui mieux mieux

Ah! nom de Dieu! qu'ont donc crié ces entrecôtes  
 Ces grands pâtés ces os à moelle et mirotons  
 Langues de feu où sont-elles mes pentecôtes  
 Pour mes pensées de tous pays de tous les temps

## **CHANTRE**

Et l'unique cordeau des trompettes marines

## **CRÉPUSCULE**

A Mademoiselle Marie Laurencin

Frôlée par les ombres des morts  
 Sur l'herbe où le jour s'exténue  
 L'arlequine s'est mise nue

Et dans l'étang mire son corps

Un charlatan crépusculaire  
Vante les tours que l'on va faire  
Le ciel sans teinte est constellé  
D'astres pâles comme du lait

Sur les tréteaux l'arlequin blême  
Salue d'abord les spectateurs  
Des sorciers venus de Bohême  
Quelques fées et les enchanteurs

Ayant décroché une étoile  
Il la manie à bras tendu  
Tandis que des pieds un pendu  
Sonne en mesure les cymbales

L'aveugle berce un bel enfant  
La biche passe avec ses faons  
Le nain regarde d'un air triste  
Grandir l'arlequin trismégiste

## **ANNIE**

Sur la côte du Texas  
Entre Mobile et Galveston il y a  
Un grand jardin tout plein de roses  
Il contient aussi une villa  
Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent  
Dans le jardin toute seule  
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls  
Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite  
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons  
Il en manque deux à mon veston  
La dame et moi suivons presque le même rite

## **LA MAISON DES MORTS**

A Maurice Raynal

S'étendant sur les côtés du cimetière  
La maison des morts l'encadrerait comme un cloître  
A l'intérieur de ses vitrines  
Pareilles à celles des boutiques de modes  
Au lieu de sourire debout  
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours

J'étais entré pour la première fois et par hasard  
 Dans ce cimetière presque désert  
 Et je claquais des dents  
 Devant toute cette bourgeoisie  
 Exposée et vêtue le mieux possible  
 En attendant la sépulture

Soudain  
 Rapide comme ma mémoire  
 Les yeux ses rallumèrent  
 De cellule vitrée en cellule vitrée  
 Le ciel se peupla d'une apocalypse  
 Vivace

Et la terra plate à l'infini  
 Comme avant Galilée  
 Se couvrit de mille mythologies immobiles  
 Un ange en diamant brisa toutes les vitrines  
 Et les morts m'accostèrent  
 Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes  
 Devinrent bientôt moins funèbres  
 Le ciel et la terre perdirent  
 Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient  
 De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière  
 Ils riaient de voir leur ombre et l'observaient  
 Comme si véritablement  
 C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai  
 Ils étaient quarante-neuf hommes  
 Femmes et enfants  
 Qui embellissaient à vue d'oeil  
 Et me regardaient maintenant  
 Avec tant de cordialité  
 Tant de tendresse même  
 Que les prenant en amitié

Tout à coup  
 Je les invitai à une promenade Loin des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous  
 Fredonnant des airs militaires  
 Oui tous vos péchés sont absous  
 Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville  
 Et rencontrions souvent  
 Des parents des amis qui se joignaient

A la petite troupe des morts récents  
 Tous étaient si gais  
 Si charmants si bien portants  
 Que bien malin qui aurait pu  
 Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne  
 On s'éparpilla  
 Deux cheveu-légers nous joignirent  
 On leur fit fête  
 Ils coupèrent du bois de viorne  
 Et de sureau  
 Dont ils firent des sifflets  
 Qu'ils distribuèrent aux enfants

Plus tard dans un bal champêtre  
 Les couples mains sur les épaules  
 Dansèrent au son aigre des cithares

Ils n'avaient pas oublié la danse  
 Ces morts et ces mortes  
 On buvait aussi  
 Et de temps à autre une cloche  
 Annonçait qu'un autre tonneau  
 Allait être mis en perce  
 Une morte assise sur un banc  
 Près d'un buisson d'épine-vinette  
 Laissait un étudiant  
 Agenouillé à ses pieds  
 Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai  
 Dix ans vingt ans s'il le faut  
 Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai  
 Toute votre vie  
 Répondait la morte

Des enfants  
 De ce monde ou bien de l'autre  
 Chantaient de ces rondes  
 Aux paroles absurdes et lyriques  
 Qui sans doute sont les restes  
 Des plus anciens monuments poétiques  
 De l'humanité

L'étudiant passa une bague  
 A l'annulaire de la jeune morte  
 Voici le gage de mon amour  
 De nos fiançailles  
 Ni le temps ni l'absence

Ne nous feront oublier nos promesses

Et un jour nous auront une belle noce  
Des touffes de myrte  
A nos vêtements et dans vos cheveux  
Un beau sermon à l'église  
De longs discours après le banquet  
Et de la musique  
De la musique

Nos enfants  
Dit la fiancée  
Seront plus beaux plus beaux encore  
Hélas! la bague était brisée  
Que s'ils étaient d'argent ou d'or  
D'émeraude ou de diamant  
Seront plus clairs plus clairs encore  
Que les astres du firmament  
Que la lumière de l'aurore  
Que vos regards mon fiancé  
Auront meilleure odeur encore  
Hélas! la bague était brisée  
Que le lilas qui vient d'éclore  
Que le thym la rose ou qu'un brin  
De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés  
Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac  
On s'amusa à faire des ricochets  
Avec des cailloux plats  
Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées  
Dans un havre  
On les détacha  
Après que toute la troupe se fut embarquée  
Et quelques morts ramaient  
Avec autant de vigueur que les vivants

A l'avant du bateau que je gouvernais  
Un mort parlait avec une jeune femme  
Vêtue d'une robe jaune  
D'un corsage noir  
Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris  
Orné d'une seule petite plume défrisée

Je vous aime  
Disait-il  
Comme le pigeon aime la colombe  
Comme l'insecte nocturne

Aime la lumière

Trop tard  
 Répondait la vivante  
 Repoussez repoussez cet amour défendu  
 Je suis mariée  
 Voyez l'anneau qui brille  
 Mes mains tremblent  
 Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées  
 A un endroit où les cheveu-légers  
 Savaient qu'un écho répondait de la rive  
 On ne se lassait point de l'interroger  
 Il y eut des questions si extravagantes  
 Et des réponses tellement pleines d'à-propos  
 Que c'était à mourir de rire  
 Et le mort disait à la vivante

Nous serions si heureux ensemble  
 Sur nous l'eau se refermera  
 Mais vous pleurez et vos mains tremblent  
 Aucun de nous ne reviendra

On reprit terre et ce fut le retour  
 Les amoureux s'entr'aimaient  
 Et par couples aux belles bouches  
 Marchaient à distances inégales  
 Les morts avaient choisi les vivantes  
 Et les vivants  
 Des mortes  
 Un genévrier parfois  
 Faisait l'effet d'un fantôme

Les enfants déchiraient l'air  
 En soufflant les joues creuses  
 Dans leurs sifflets de viorne  
 Ou de sureau  
 Tandis que les militaires  
 Chantaient des tyroliennes  
 En se répondant comme on le fait  
 Dans la montagne

Dans la ville  
 Notre troupe diminua peu à peu  
 On se disait  
 Au revoir  
 A demain  
 A bientôt  
 Bientôt entraient dans les brasseries  
 Quelques-uns nous quittèrent  
 Devant une boucherie canine

Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts  
 Qui s'en allaient tout droit  
 Au cimetière  
 Où  
 Sous les Arcades  
 Je les reconnus  
 Couchés  
 Immobiles  
 Et bien vêtus  
 Attendant la sépulture derrière les vitrines

Ils ne se doutaient pas  
 De ce qui s'était passé  
 Mais les vivants en gardaient le souvenir  
 C'était un bonheur inespéré  
 Et si certain  
 Qu'ils ne craignaient point de le perdre

Ils vivaient si noblement  
 Que ceux qui la veille encore  
 Les regardaient comme leurs égaux  
 Ou même quelque chose de moins  
 Admiraient maintenant  
 Leur puissance leur richesse et leur génie  
 Car y a-t-il rien qui vous élève  
 Comme d'avoir aimé un mort ou une morte  
 On devient si pur qu'on en arrive  
 Dans les glaciers de la mémoire  
 A se confondre avec le souvenir  
 On est fortifié pour la vie  
 Et l'on n'a plus besoin de personne

### **CLOTILDE**

L'anémone et l'ancolie  
 Ont poussé dans le jardin  
 Où dort la mélancolie  
 Entre l'amour et le dédain

Il y vient aussi nos ombres  
 Que la nuit dissipera  
 Le soleil qui les rend sombres  
 Avec elles disparaîtra

Les déités des eaux vives  
 Laissent couler leurs cheveux  
 Passe il faut que tu poursuives  
 Cette belle ombre que tu veux

### **CORTÈGE**

A M. Léon Bailby

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau  
 Qui nidifie en l'air  
 A la limite où notre sol brille déjà  
 Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit  
 Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre et terne  
 Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes  
 Une main qui tout à coup se pose devant les yeux  
 Une voûte entre vous et toutes les lumières  
 Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres

Et d'alignements d'yeux des astres bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau  
 Qui nidifie en l'air  
 A la limite où brille déjà ma mémoire  
 Baisse ta deuxième paupière  
 Ni à cause du soleil ni à cause de la terre  
 Mais pour ce feu oblong dont l'intensité ira s'augmentant  
 Au point qu'il deviendra un jour l'unique lumière

Un jour  
 Un jour je m'attendais moi-même  
 Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes  
 Pour que je sache enfin celui-là que je suis  
 Moi qui connais les autres  
 Je les connais par les cinq sens et quelques autres  
 Il me suffit de voir leur pieds pour pouvoir refaire ces gens à milliers  
 De voir leurs pieds paniques un seul de leurs cheveux  
 De voir leur langue quand il me plaît de faire le médecin  
 Ou leurs enfants quand il me plaît de faire le prophète  
 Les vaisseaux des armateurs la plume de mes confrères  
 La monnaie des aveugles les mains des muets  
 Ou bien encore à cause du vocabulaire et non de l'écriture  
 Une lettre écrite par ceux qui ont plus de vingt ans  
 Il me suffit de sentir l'odeur de leurs églises  
 L'odeur des fleuves dans leurs villes  
 Le parfum des fleurs dans les jardins publics  
 O Corneille Agrippa l'odeur d'un petit chien m'eût suffi  
 Pour décrire exactement tes concitoyens de Cologne  
 Leurs rois-mages et la ribambelle ursuline  
 Qui t'inspirait l'erreur touchant toutes les femmes  
 Il me suffit de goûter la saveur de laurier qu'on cultive pour que j'aime ou que je bafoue  
 Et de toucher les vêtements  
 Pour ne pas douter si l'on est frileux ou non  
 O gens que je connais  
 Il me suffit d'entendre le bruit de leurs pas  
 Pour pouvoir indiquer à jamais la direction qu'ils ont prise Il me suffit de tous ceux-là pour me croire le droit  
 De ressusciter les autres

Un jour je m'attendais moi-même  
 Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes  
 Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime  
 Parmi lesquels je n'étais pas  
 Les géants couverts d'algues passaient dans leurs villes  
 Sous-marines où les tours seules étaient des îles  
 Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs  
 Coulait sang de mes veines et fait battre mon cœur  
 Puis sur cette terre il venait mille peuplades blanches  
 Dont chaque homme tenait une rose à la main  
 Et le langage qu'ils inventaient en chemin  
 Je l'appris de leur bouche et je le parle encore  
 Le cortège passait et j'y cherchais mon corps  
 Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même  
 Amenaient un à un les morceaux de moi-même  
 On me bâtit peu à peu comme on élève une tour  
 Les peuples s'entassaient et je parus moi-même  
 Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes  
 Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes  
 Et détournant mes yeux de ce vide avenir  
 En moi-même je vois tout le passé grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore  
 Près du passé luisant demain est incolore  
 Il est informe aussi près de ce qui parfait  
 Présente tout ensemble et l'effort et l'effet

### **MARIZIBILL**

Dans la Haute-Rue à Cologne  
 Elle allait et venait le soir  
 Offerte à tous en tout mignonne  
 Puis buvait lasse des trottoirs  
 Très tard dans les brasseries borgnes

Elle se mettait sur la paille  
 Pour un maquereau roux et rose  
 C'était un juif il sentait l'ail  
 Et l'avait venant de Formose  
 Tirée d'un bordel de Changai

Je connais des gens de toutes sortes  
 Ils n'égalent pas leurs destins  
 Indécis comme feuilles mortes  
 Leurs yeux sont des feux mal éteints  
 Leurs coeurs bougent comme leurs portes

### **LE VOYAGEUR**

A Fernand Fleuret

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Tu regardais un banc de nuages descendre  
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures  
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs  
Te souviens-tu

Vagues poissons arqués fleurs submarines  
Une nuit c'était la mer  
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste  
Après de Luxembourg  
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ  
Quelqu'un avait un furet  
Un autre un hérisson  
L'on jouait aux cartes  
Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares  
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient  
Et vomissaient la nuit le soleil des journées  
O matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons  
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés  
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé  
Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

O vous chers compagnons  
Sonneries électriques des gares chant des moissonneuses  
Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre  
Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool  
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres  
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été  
Un oiseau langoureux et toujours irrité  
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire  
Tous les regards tous les regards de tous les yeux  
Les bords étaient déserts herbus silencieux  
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant

Contre le mont passèrent des ombres vivaces  
 De profil ou soudain tournant leurs vagues faces  
 Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire  
 Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement  
 Et ces ombres barbues pleuraient humainement  
 En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies  
 Te souviens-tu du jour où une vieille abeille tomba dans le feu C'était tu t'en souviens à la fin de l'été  
 Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés  
 L'aîné portait au cou une chaîne de fer  
 Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

### **MARIE**

Vous y dansiez petite fille  
 Y danserez-vous mère-grand  
 C'est la maclotte qui sautille  
 Toutes les cloches sonneront  
 Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux  
 Et la musique est si lointaine  
 Qu'elle semble venir des cieux  
 Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine  
 Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige  
 Flocons de laine et ceux d'argent  
 Des soldats passent et que n'ai-je  
 Un coeur à moi ce coeur changeant  
 Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux  
 Crépus comme mer qui moutonne  
 Sais-je où s'en iront tes cheveux  
 Et tes mains feuilles de l'automne  
 Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine  
 Un livre ancien sous le bras  
 Le fleuve est pareil à ma peine  
 Il s'écoule et ne tarit pas  
 Quand donc finira la semaine

### **LA BLANCHE NEIGE**

Les anges les anges dans le ciel  
 L'un est vêtu en officier  
 L'un est vêtu en cuisinier  
 Et les autres chantent

Bel officier couleur du ciel  
 Le doux printemps longtemps après Noël  
 Te médaillera d'un beau soleil  
 D'un beau soleil

Le cuisinier plume les oies  
 Ah! tombe neige  
 Tombe et que n'ai-je  
 Ma bien-aimée entre mes bras

### **POÈME LU AU MARIAGE D'ANDRÉ SALMON**

Le 13 juillet 1909

En voyant des drapeaux ce matin je ne me suis pas dit  
 Voilà les riches vêtements des pauvres  
 Ni la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur  
 Ni la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant  
 Les feuilles ô liberté végétale ô seule liberté terrestre  
 Ni les maisons flambent parce qu'on partira pour ne plus revenir Ni ces mains agitées travailleront demain  
 pour nous tous  
 Ni même on a pendu ceux qui ne savaient pas profiter de la vie Ni même on renouvelle le monde en reprenant  
 la Bastille  
 Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en poésie On a pavoisé Paris parce que mon ami André  
 Salmon s'y marie

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit  
 Au temps de notre jeunesse  
 Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube  
 Epris épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas  
 encore rire La table et les deux verres devinrent un mourant qui nous jeta le dernier regard d'Orphée  
 Les verres tombèrent se brisèrent  
 Et nous apprîmes à rire  
 Nous partîmes alors pèlerins de la perte  
 A travers les rues à travers les contrées à travers la raison Je le revis au bord du fleuve sur lequel flottait  
 Ophélie  
 Qui blanche flotte encore entre les nénuphars  
 Il s'en allait au milieu des Hamlets blafards  
 Sur la flûte jouant les airs de la folie  
 Je le revis près d'un moujik mourant compter les béatitudes En admirant la neige semblable aux femmes nues  
 Je le revis faisant ceci ou cela en l'honneur des mêmes paroles Qui changent la face des enfants et je dis toutes  
 ces choses Souvenir et Avenir parce que mon ami André Salmon se marie

Réjouissons-nous non pas parce que notre amitié a été le fleuve qui nous a fertilisés  
 Terrains riverains dont l'abondance est la nourriture que tous espèrent  
 Ni parce que nos verres nous jettent encore une fois le regard d'Orphée mourant  
 Ni parce que nous avons tant grandi que beaucoup pourraient confondre nos yeux et les étoiles

Ni parce que les drapeaux claquent aux fenêtres des citoyens qui sont contents depuis cent ans d'avoir la vie et de menues choses à défendre  
 Ni parce que fondés en poésie nous avons des droits sur les paroles qui forment et défont l'Univers  
 Ni parce que nous pouvons pleurer sans ridicule et que nous savons rire  
 Ni parce que nous fumons et buvons comme autrefois  
 Réjouissons-nous parce que directeur du feu et des poètes  
 L'amour qui emplît ainsi que la lumière  
 Tout le solide espace entre les étoiles et les planètes  
 L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon se marie

### **L'ADIEU**

J'ai cueilli ce brin de bruyère  
 L'automne est morte souviens-t'en  
 Nous ne nous verrons plus sur terre  
 Odeur du temps brin de bruyère  
 Et souviens-toi que je t'attends

### **SALOMÉ**

Pour que sourie encore une fois Jean-Baptiste  
 Sire je danserais mieux que les séraphins  
 Ma mère dites-moi pourquoi vous êtes triste  
 En robe de comtesse à côté du Dauphin

Mon coeur battait battait très fort à sa parole  
 Quand je dansais dans le fenouil en écoutant  
 Et je brodais des lys sur une banderole  
 Destinée à flotter au bout de son bâton

Et pour qui voulez-vous qu'à présent je la brode  
 Son bâton refleurit sur les bords du Jourdain  
 Et tous les lys quand vos soldats ô roi Hérode  
 L'emmenèrent se sont flétris dans mon jardin

Venez tous avec moi là-bas sous les quinconces  
 Ne pleure pas ô joli fou du roi  
 Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse  
 N'y touchez pas son front ma mère est déjà froid

Sire marchez devant trabants marchez derrière  
 Nous creuserons un trou et l'y enterrerons  
 Nous planterons des fleurs et danserons en rond  
 Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarretière  
 Le roi sa tabatière  
 L'infante son rosaire  
 Le curé son bréviaire

### **LA PORTE**

La porte de l'hôtel sourit terriblement  
 Qu'est-ce que cela peut me faire ô ma maman

D'être cet employé pour qui seul rien n'existe  
 Pi-mus couples allant dans la profonde eau triste  
 Anges frais débarqués à Marseille hier matin  
 J'entends mourir et remourir un chant lointain  
 Humble comme je suis qui ne suis rien qui vaille

Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaillé

### **MERLIN ET LA VIEILLE FEMME**

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre  
 Maternel qui saignait lentement sur le ciel  
 La lumière est ma mère ô lumière sanglante  
 Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose  
 Des vents mais sans épine n'a fleuri l'hiver  
 Merlin guettait la vie et l'éternelle cause  
 Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Une vieille sur une mule à chape verte  
 S'en vint suivant la berge du fleuve en aval  
 Et l'antique Merlin dans la plaine déserte  
 Se frappait la poitrine en s'écriant Rival

O mon être glacé dont le destin m'accable  
 Dont ce soleil de chair grelotte veux-tu voir  
 Ma Mémoire venir et m'aimer ma semblable  
 Et quel fils malheureux et beau je veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des cataclysmes  
 Le soleil en dansant remuait son nombril  
 Et soudain le printemps d'amour et d'héroïsme  
 Amena par la main un jeune jour d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest étaient couvertes  
 D'ossements d'herbes drues de destins et de fleurs  
 Des monuments tremblants près des charognes vertes  
 Quand les vents apportaient des poils et des malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en vint l'amante  
 A petits coups le vent défripait ses atours  
 Puis les pâles amants joignant leurs mains démentes  
 L'entrelacs de leurs doigts fut leur seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme d'existence  
 Criant Depuis cent ans j'espérais ton appel  
 Les astres de ta vie influaient sur ma danse  
 Morgane regardait de haut du mont Gibel

Ah! qu'il fait doux danser quand pour vous se déclare  
 Un mirage où tout chante et que les vents d'horreur

Feignent d'être le rire de la lune hilare  
Et d'effrayer les fantômes avants-coureurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les solitudes  
Des lémures couraient peupler les cauchemars  
Mes tournoiments exprimaient les béatitudes  
Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine  
Aux printemps finissants qui voulaient déflourir  
Quand les oiseaux de proie proclamaient leurs rapines  
D'agneaux mort-nés et d'enfants-dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je danse  
Mais j'eusse été tôt lasse et l'aubépine en fleurs  
Cet avril aurait eu la pauvre confidence  
D'un corps de vieille morte en mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un vol de colombes  
Clarté sur qui la nuit fondit comme un vautour  
Puis Merlin s'en alla vers l'est disant Qu'il monte  
Le fils de ma Mémoire égale de l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une ombre d'homme  
Il sera bien mon fils mon ouvrage immortel  
Le front nimbé de feu sur le chemin de Rome  
Il marchera tout seul en regardant le ciel

La dame qui m'attend se nomme Viviane  
Et vienne le printemps des nouvelles douleurs  
Couché parmi la marjolaine et les pas-d'âne  
Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs

## **SALTIMBANQUES**

A Louis Dumur

Dans la plaine les baladins  
S'éloignent au long des jardins  
Devant l'huis des auberges grises  
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant  
Les autres suivent en rêvant  
Chaque arbre fruitier se résigne  
Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés  
Des tambours des cerceaux dorés  
L'ours et le singe animaux sages  
Quêtent des sous sur leur passage

**LE LARRON****CHOEUR**

Maraudeur étranger malheureux malhabile  
 Voleur voleur que ne demandais-tu ces fruits  
 Mais puisque tu as faim que tu es en exil  
 Il pleure il est barbare et bon pardonnez-lui

**LARRON**

Je confesse le vol des fruits doux des fruits mûrs  
 Mais ce n'est pas l'exil que je viens simuler  
 Et sachez que j'attends de moyennes tortures  
 Injustes si je rends tout ce que j'ai volé

**VIEILLARD**

Issu de l'écume des mers comme Aphrodite  
 Sois docile puisque tu es beau Naufragé  
 Vois les sages te font des gestes socratiques  
 Vous parlerez d'amour quand il aura mangé

**CHOEUR**

Maraudeur étranger malhabile et malade  
 Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit  
 Qui charma de lueurs Zacinthe et les Cyclades  
 As-tu feint d'avoir faim quand tu volas les fruits

**LARRON**

Possesseurs de fruits mûrs que dirai-je aux insultes  
 Ouïr ta voix ligure en nénie ô maman  
 Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et l'adulte  
 De prétexte sinon de s'aimer nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes  
 Et des amandes de pomme de pin jonchaient  
 Votre jardin marin où j'ai laissé mes rames  
 Et mon couteau punique au pied de ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à saveur d'eau froide  
 Pendaient parmi les fleurs des citronniers tordus  
 Les oiseaux de leur bec ont blessé vos grenades  
 Et presque toutes les figes étaient fendues

**L'ACTEUR**

Il entra dans la salle aux fresques qui figurent  
 L'inceste solaire et nocturne dans les nues  
 Assieds-toi là pour mieux ouïr les voix ligures

Au son des cinyres des Lydiennes nues

Or les hommes ayant des masques de théâtre  
Et les femmes ayant des colliers où pendaient  
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre  
Parlaient entre eux le langage de la Chaldée

Les autans langoureux dehors feignaient l'automne  
Les convives c'étaient tant de couples d'amants  
Qui dirent tour à tour Voleur je te pardonne  
Reçois d'abord le sel puis le pain de froment

Le brouet qui froidit sera fade à tes lèvres  
Mais l'outre en peau de bouc maintient frais le vin blanc  
Par ironie veux-tu qu'on serve un plat de fèves  
Ou des beignets de fleurs trempés dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques personne  
Crois-tu donc au hasard qui coule au sablier  
Voleur connais-tu mieux les lois malgré les hommes  
Veux-tu le talisman heureux de mon collier

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques  
Emplissez de noix la besace du héros  
Il est plus noble que le paon pythagorique  
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins grâce au vent scythe  
Il en est tant venu par la route ou la mer  
Conquérants égarés qui s'éloignaient trop vite  
Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient aux éclairs

## **CHOEUR**

Un homme bègue ayant au front deux jets de flammes  
Passa menant un peuple infime pour l'orgueil  
De manger chaque jour les cailles et la manne  
Et d'avoir vu la mer ouverte comme un oeil

Les piseurs d'eau barbus coiffés de bandelettes  
Noires et blanches contre les maux et les sorts  
Revenaient de l'Euphrate et les yeux des chouettes  
Attiraient quelquefois les chercheurs de trésors

Cet insecte jaseur ô poète barbare  
Regagnait chastement à l'heure d'y mourir  
La forêt précieuse aux oiseaux gemmipares  
Aux crapauds que l'azur et les sources mûrirent

Un triomphe passait gémir sous l'arc-en-ciel  
Avec de blêmes laurés debout dans les chars  
Les statues suant les scurriles les agnelles

Et l'angoisse rauque des paonnes et des jars

Les veuves précédaient en égrenant des grappes  
 Les évêques noir révéral sans le savoir  
 Au triangle isocèle ouvert au mors des chapes  
 Pallas et chantaient l'hymne à la belle mais noire

Les chevaucheurs nous jetèrent dans l'avenir  
 Les alcancies pleines de cendre ou bien de fleurs  
 Nous aurons des baisers florentins sans le dire  
 Mais au jardin ce soir tu vins sage et voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe obscène  
 Belphégor le soleil le silence ou le chien  
 Cette furtive ardeur des serpents qui s'entr'aiment

### **L'ACTEUR**

Et le larron des fruits cria Je suis chrétien

### **CHOEUR**

Ah! Ah! les colliers tinteront cherront les masques  
 Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre prévaut  
 Ah! Ah! le larron de gauche dans la bourrasque  
 Rira de toi comme hennissent les chevaux

### **FEMME**

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques  
 Emplissez de noix la besace du héros  
 Il est plus noble que le paon pythagorique  
 Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

### **CHOEUR**

Ah! Ah! nous secouerons toute la nuit les sistres  
 La voix ligure était-ce donc un talisman  
 Et si tu n'es pas de droite tu es sinistre  
 Comme une tache grise ou le pressentiment

Puisque l'absolu choit la chute est une preuve  
 Qui double devient triple avant d'avoir été  
 Nous avouerons que les grossesses nous émeuvent  
 Les ventres pourront seuls nier l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides fleurs morales  
 Va-t'en mais dénudé puisque tout est à nous  
 Ouïs du choeur des vents les cadences plagales  
 Et prends l'arc pour tuer l'unicorne ou le gnou

L'ombre équivoque et tendre est le deuil de ta chair

Et sombre elle est humaine et puis la nôtre aussi  
 Va-t'en le crépuscule a des lueurs légères  
 Et puis aucun de nous ne croirait tes récits

Il brillait et attirait comme la pantaure  
 Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée  
 Et les femmes la nuit feignant d'être des taures  
 L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet

Il était pâle il était beau comme un roi ladre  
 Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée  
 La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre  
 Au lieu du roseau triste et du funèbre faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi D'Edesse  
 Maigre et magique il eût scruté le firmament  
 Pâle et magique il eût aimé des poétesses  
 Juste et magique il eût épargné les démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton ombre  
 Soit! la triade est mâle et tu es vierge et froid  
 Le tact est relatif mais la vue est oblongue  
 Tu n'as de signe que le signe de la croix

### **LE VENT NOCTURNE**

Oh! les cimes des pins grincent en se heurtant  
 Et l'on entend aussi se lamenter l'autan  
 Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales  
 Les elfes rire au vent ou corner aux rafales  
 Attys Attys Attys charmant et débraillé  
 C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé  
 Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique  
 La forêt fuit au loin comme une armée antique  
 Dont les lances ô pins s'agitent au tournant  
 Les villages éteints méditent maintenant  
 Comme les vierges les vieillards et les poètes  
 Et ne s'éveilleront au pas de nul venant  
 Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes

### **LUL DE FALTENIN**

A Louis de Gonzague Frick

Sirènes j'ai rampé vers vos  
 Grottes tiriez aux mers la langue  
 En dansant devant leurs chevaux  
 Puis battiez de vos ailes d'anges  
 Et j'écoutais ces choeurs rivaux

Une arme ô ma tête inquiète  
 J'agite un feuillage défleuri

Pour écarter l'haleine tiède  
 Qu'exhalent contre mes grands cris  
 Vos terribles bouches muettes

Il y a là-bas la merveille  
 Au prix d'elle que valez-vous  
 Le sang jaillit de mes otelles  
 A mon aspect et je l'avoue  
 Le meurtre de mon double orgueil

Si les bateliers ont ramé  
 Loin des lèvres à fleur de l'onde  
 Mille et mille animaux charmés  
 Flairent la route à la rencontre  
 De mes blessures bien-aimées

Leurs yeux étoiles bestiales  
 Eclairent ma compassion  
 Qu'importe sagesse égale  
 Celle des constellations  
 Car c'est moi seul nuit qui t'étoile

Sirènes enfin je descends  
 Dans une grotte avide J'aime  
 Vos yeux Les degrés sont glissants  
 Au loin que vous devenez naines  
 N'attirez plus aucun passant

Dans l'attente et bien-apprise  
 J'ai vu feuilleter nos forêts  
 Mer le soleil se gargarise  
 Où les matelots désiraient  
 Que vergues et mâts reverdissent

Je descends et le firmament  
 S'est changé très vite en méduse  
 Puisque je flambe atrocement  
 Que mes bras seuls sont les excuses  
 Et les torches de mon tourment

Oiseaux tirez aux mers la langue  
 Le soleil d'hier m'a rejoint  
 Les otelles nous ensanglantent  
 Dans le nid des Sirènes loin  
 Du troupeau d'étoiles oblongues

### **LA TZIGANE**

La tzigane savait d'avance  
 Nos deux vies barrées par les nuits  
 Nous lui dûmes adieu et puis  
 De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé  
 Dansa debout quand nous voulûmes  
 Et l'oiseau bleu perdit ses plumes  
 Et les mendiants leurs Ave

On sait très bien que l'on se damne  
 Mais l'espoir d'aimer en chemin  
 Nous fait penser main dans la main  
 A ce qu'a prédit la tzigane

## **L'ERMITE**

A Félix Fénéon

Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi  
 Cria Je vous maudis martyres et détresses  
 Trop de tentations malgré moi me caressent  
 Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières  
 Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Troux  
 Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent  
 Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère

Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher  
 Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses  
 Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent  
 Et les souris dans l'ombre incantent le plancher

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre  
 L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie  
 La mourre jeu du nombre illusoire des doigts  
 Saigneur faites Seigneur qu'un jour je m'énamoure

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus  
 Combien de signes blancs aux ongles les paresseuses  
 Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse  
 Ses mains énamourées devant moi l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne  
 Pourtant malgré son bel effroi concupiscent  
 Comme un poupon chéri mon sexe est innocent  
 D'être anxieux seul et debout comme une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui  
 La robe sans couture éteignez les ardeurs  
 Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures  
 Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses  
 As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani  
 Crucifié réponds Dis non Moi je le nie

Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les battements  
 Du coeur le sang roulait toujours en ses artères  
 Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaines  
 Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa couleur  
 Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés  
 Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez  
 A cause des parfums violents de mes fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu  
 De vol très indolent me tendre un beau calice  
 J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice  
 Tissé de crins soyeux par de cruels canuts

Vertuchou Riotant des vulves des papesses  
 De saintes sans tétons j'irai vers les cités  
 Et peut-être y mourir pour ma virginité  
 Parmi les mains les peaux les mots et les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse divin  
 Comme un rayon de lune adoré par la mer  
 En vain j'ai supplié tous les saints aémères  
 Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule  
 Et clame vainement et je vois de grands yeux  
 S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieux  
 S'étoiler calmement de splendides pilules

Un squelette de reine innocente est pendu  
 A un long fil d'étoile en désespoir sévère  
 La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert  
 Quand meurt les jour avec un râle inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de l'aube  
 Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis  
 Des hiboux et voici le regard des brebis  
 Et des truies aux tétins roses comme des lobes

Des corbeaux éployés comme des tildes font  
 Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr  
 Non loin des bourgs où des chaumières sont impures  
 D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières  
 Les squelettes de doigts terminant les sapins  
 Ont égaré ma route et mes rêves poupins  
 Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières

Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins  
 La ville m'apparut très grave au son des cloches  
 Et ma luxure meurt à présent que j'approche  
 En entrant j'ai béni les foules des deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes  
 Blanches au sol fouillé de clairières bleues  
 Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu  
 Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés  
 Et Seigneur je suis saint par le voeu des amantes  
 Zélotide et Lorie Louise et Diamante  
 Ont dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché

Ermite absous nos fautes jamais vénielles  
 Ô toi le pur et le contrit que nous aimons  
 Sache nos coeurs sache les jeux que nous aimons  
 Et nos baisers quintessenciés comme du miel

Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang  
 Des poétesses nues des fées des formarines  
 Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine  
 Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore  
 Mes yeux couple lassé au verger pantelant  
 Plein du rôle pompeux des groseillers sanglants  
 Et de la sainte cruauté des passiflores

## **AUTOMNE**

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux  
 Et son boeuf lentement dans le brouillard d'automne  
 Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne  
 Une chanson d'amour et d'infidélité  
 Qui parle d'une bague et d'un coeur que l'on brise

Oh! l'automne l'automne a fait mourir l'été  
 Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

## **L'ÉMIGRANT DE LANDOR ROAD**

A André Billy.

Le chapeau à la main il entra du pied droit  
 Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi  
 Ce commerçant venait de couper quelques têtes  
 De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous sens remuait en mêlant  
 Des ombres sans amour qui se traînaient par terre  
 Et des mains vers le ciel pleins de lacs de lumière  
 S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour l'Amérique  
 Et je ne reviendrai jamais  
 Avec l'argent gardé dans les prairies lyriques  
 Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes  
 Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin  
 Mais habillé de neuf je veux dormir enfin  
 Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés  
 Battirent leurs habits puis les lui essayèrent  
 Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé  
 Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au dehors les années  
 Regardaient la vitrine  
 Les mannequins victimes  
 Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées neuves  
 Les vendredis sanglants et lents d'enterrements  
 De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent  
 Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises  
 Quand les mains de la foule y feuilolaient aussi  
 Sur le pont du vaisseau il posa sa valise  
 Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces  
 Laisaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés  
 Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses  
 Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui moururent  
 Seuls des bateaux d'enfants tremblaient à l'horizon  
 Un tout petit bouquet flottant à l'aventure  
 Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire  
 Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins  
 Et l'on tissait dans sa mémoire  
 Une tapisserie sans fin  
 Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux

Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent  
 Il se maria comme un doge  
 Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit O Mer Les yeux des squales  
 Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement  
 Des cadavres de jours rongés par les étoiles  
 Parmi le bruit des flots et des derniers serments

### **ROSEMONDE**

A André Derain

Longtemps au pied du perron de  
 La maison où entra la dame  
 Que j'avais suivie pendant deux  
 Bonnes heures à Amsterdam  
 Mes doigts jetèrent des baisers

Mais le canal était désert  
 Le quai aussi et nul ne vit  
 Comment mes baisers retrouvèrent  
 Celle à qui j'ai donné ma vie  
 Un jour pendant plus de deux heures

Je la surnommaï Rosemonde  
 Voulant pouvoir me rappeler  
 Sa bouche fleurie en Hollande  
 Puis lentement je m'en allai  
 Pour quêter la Rose du Monde

### **LE BRASIER**

A Paul-Napoléon Roinard

J'ai jeté dans le noble feu  
 Que je transporte et que j'adore  
 De vives mains et même feu  
 Ce Passé ces têtes de morts  
 Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles  
 N'étant que ce qui deviendra  
 Se même au hennissement mâle  
 Des centaures dans leurs haras  
 Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais  
 Où est le Dieu de ma jeunesse  
 L'amour est devenu mauvais  
 Qu'au brasier les flammes renaissent  
 Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes  
 Nos coeurs pendent aux citronniers  
 Les têtes coupées qui m'acclament  
 Et les astres qui ont saigné  
 Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville  
 T'y fixe comme un vêtement  
 Partant à l'amphion docile  
 Tu subis tous les tons charmants  
 Qui rendent les pierres agiles

Je flambe dans le brasier

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable  
 Et les mains des croyants m'y rejettent multiple innumérablement Les membres des intercis flambent auprès  
 de moi  
 Éloignez du brasier les ossements  
 Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le  
 soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent  
 Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur  
 Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes  
 Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs  
 Voici ma vie renouvelée  
 De grands vaisseaux passent et repassent  
 Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée  
 Ses flammes sont immenses  
 Il n'y a plus rien de commun entre moi  
 Et ceux qui craignent les brûlures

Descendant des hauteurs

Descendant des hauteurs où pense la lumière  
 Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles  
 L'avenir masqué flambe en traversant les cieus

Nous attendons ton bon plaisir ô mon amie

J'ose à peine regarder la divine mascarade

Quand bleuira sur l'horizon la Désirade

Au-delà de notre atmosphère s'élève un théâtre  
 Que construisit le ver Zamir sans instrument  
 Puis le soleil revint ensoleiller les places  
 D'une ville marine apparue contremont  
 Sur les toits se reposaient les colombes basses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingerie  
 A petits pas Il orra le chant du pâtre toute la vie  
 Là-haut le théâtre est bâti avec le feu solide  
 Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle  
 Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil  
 Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle  
 Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes nouvelles  
 Donnent des ordres aux hommes apprivoisés  
 Terre  
 Ô Déchirée que les fleuves ont reprise

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries  
 Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât

## **RHENANES**

Nuit rhénane

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme  
 Écoutez la chanson lente d'un batelier  
 Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes  
 Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde  
 Que je n'entende plus le chant du batelier  
 Et mettez près de moi toutes les filles blondes  
 Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent  
 Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter  
 La voix chante toujours à en râle-mourir  
 Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Mai

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin  
 Des dames regardaient du haut de la montagne  
 Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne  
 Qui donc a fait pleurer les saules riverains?

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière  
 Les pétales tombés des cerisiers de mai  
 Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée  
 Les pétales fleuris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement

Un ours un singe un chien menés par des tziganes  
 Suivaient une roulotte traînée par un âne  
 Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes  
 Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines  
 De lierre de vigne vierge et de rosiers  
 Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers  
 Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

La synagogue

Ottomar Scholem et Abraham Loeweren  
 Coiffés de feutres verts le matin du sabbat  
 Vont à la synagogue en longeant le Rhin  
 Et les coteaux où les vignes rougissent là-bas

Ils se disputent et crient des choses qu'on ose à peine traduire Bâtard conçu pendant les règles ou Que le  
 diable entre dans ton père  
 Le vieux Rhin soulève sa face ruisselante et se détourne pour sourire  
 Ottomar Scholem et Abraham Loeweren sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne doit pas fumer  
 Tandis que les chrétiens passent avec des cigares allumés  
 Et parce qu'Ottomar et Abraham aiment tous deux  
 Lia aux yeux de brebis et dont le ventre avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la synagogue l'un après l'autre Ils baiseront la thora en soulevant leur beau  
 chapeau  
 Parmi les feuillards de la fête des cabanes  
 Ottomar en chantant sourira à Abraham

Ils déchanteront sans mesure et les voix graves des hommes  
 Feront gémir un Léviathan au fond du Rhin comme une voix d'automne Et dans la synagogue pleine de  
 chapeaux on agitera les loulabim Hanoten ne Kamoth bagoim tholahoth baleoumim

Les cloches

Mon beau tzigane mon amour  
 Écoute les cloches qui sonnent  
 Nous nous aimions éperdument  
 Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés  
 Toutes les cloches à la ronde  
 Nous ont vus du haut des clochers  
 Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri  
 Marie Ursule et Catherine  
 La boulangère et son mari  
 Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai  
 Je ne saurai plus où me mettre  
 Tu seras loin Je pleurerai  
 J'en mourrai peut-être

La Loreley

A Jean Sève

A Bacharach il y avait une sorcière blonde  
 Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer  
 D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

O belle Loreley aux yeux pleins de pierreries  
 De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits  
 Ceux qui m'ont regardée évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries  
 Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes Ô belle Loreley  
 Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Evêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge  
 Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain  
 Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon coeur me fait si mal il faut bien que je meure  
 Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon coeur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là  
 Mon coeur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances  
 Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants  
 Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre  
 La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut  
 Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve

Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés  
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle  
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon coeur devient si doux c'est mon amant qui vient  
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley  
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

Schinderhannes

Dans la foret avec sa bande  
Schinderhannes s'est désarmé  
Le brigand près de sa brigande  
Hennit d'amour au joli mai

Benzel accroupi lit la Bible  
Sans voir que son chapeau pointu  
A plume d'aigle sert de cible  
A Jacob Born le mal foutu

Juliette Blaesius qui rote  
Fait semblant d'avoir le hoquet  
Hannes pousse une fausse note  
Quand Schulz vient portant un baquet

Et s'écrie en versant des larmes  
Baquet plein de vin parfumé  
Viennent aujourd'hui les gendarmes  
Nous aurons bu le vin de mai

Allons Julia la mam'zelle  
Bois avec nous ce clair bouillon  
D'herbes et de vin de Moselle  
Prosit Bandit en cotillon

Cette brigande est bientôt soûle  
Et veut Hannes qui n'en veut pas  
Pas d'amour maintenant ma poule  
Sers-nous un bon petit repas

Il faut ce soir que j'assassine  
Ce riche juif au bord du Rhin  
Au clair des torches de résine  
La fleur de mai c'est le florin

On mange alors toute la bande

Pète et rit pendant le dîner  
 Puis s'attendrit à l'allemande  
 Avant d'aller assassiner

Rhénane d'automne

A Toussaint-Luca

Les enfants des morts vont jouer  
 Dans le cimetière  
 Martin Gertrude Hans et Henri  
 Nul coq n'a chanté aujourd'hui  
 Kikiriki

Les vieilles femmes  
 Tout en pleurant cheminent  
 Et les bons ânes  
 Braillent hi han et se mettent à brouter les fleurs  
 Des couronnes mortuaires

C'est le jour des morts et de toutes leurs âmes  
 Les enfants et les vieilles femmes  
 Allument des bougies et des cierges  
 Sur chaque tombe catholique  
 Les voiles des vieilles  
 Les nuages du ciel  
 Sont comme des barbes de biques

L'air tremble de flammes et de prières  
 Le cimetière est un beau jardin  
 Plein de saules gris et de romarins  
 Il vous vient souvent des amis qu'on enterre  
 ah! que vous êtes bien dans le beau cimetière  
 Vous mendiants morts saouls de bière  
 Vous les aveugles comme le destin  
 Et vous petits enfants morts en prière

Ah! que vous êtes bien dans le beau cimetière  
 Vous bourgmestres vous bateliers  
 Et vous conseillers de régence  
 Vous aussi tziganes sans papiers  
 La vie vous pourrit dans la panse  
 La croix vous pousse entre les pieds

Le vent du Rhin ulule avec tous les hiboux  
 Il éteint les cierges que toujours les enfants rallument  
 Et les feuilles mortes  
 Viennent couvrir les morts

Des enfants morts parlent parfois avec leur mère  
 Et des mortes parfois voudraient bien revenir

Oh! je ne veux pas que tu sortes  
 L'automne est plein de mains coupées  
 Non non ce sont des feuilles mortes  
 Ce sont les mains des chères mortes  
 Ce sont tes mains coupées  
 Nous avons tant pleuré aujourd'hui  
 Avec ces morts leurs enfants et les vieilles femmes  
 Sous le ciel sans soleil  
 Au cimetière plein de flammes

Puis dans le vent nous nous en retournâmes

A nos pieds roulaient des châtaignes  
 Dont les bogues étaient  
 Comme le coeur blessé de la madone  
 Dont on doute si elle eut la peau  
 Couleur des châtaignes d'automne

Les sapins

Les sapins en bonnets pointus  
 De longues robes revêtu  
 Comme des astrologues  
 Saluent leurs frères abattus  
 Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés  
 Par les vieux sapins leurs aînés  
 Qui sont de grands poètes  
 Ils se savent prédestinés  
 A briller plus que des planètes

A briller doucement changés  
 En étoiles et enneigés  
 Aux Noël's bienheureuses  
 Fêtes des sapins ensongés  
 Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens  
 Chantent des Noël's anciens  
 Au vent des soirs d'automne  
 Ou bien graves magiciens  
 Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins  
 Remplacent l'hiver les sapins  
 Et balancent leurs ailes  
 L'été ce sont de grands rabbins  
 Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants  
 Ils vont offrant leurs bons onguents

Quand la montagne accouche  
De temps en temps sous l'ouragan  
Un vieux sapin geint et se couche

Les femmes

Dans la maison du vigneron les femmes cousent  
Lenchen remplis le poêle et mets l'eau du café  
Dessus -- Le chat s'étire après s'être chauffé  
- Gertrude et son voisin Martin enfin s'épousent

Le rossignol aveugle essaya de chanter  
Mais l'effraie ululant il trembla dans sa cage  
Ce cyprès là-bas a l'air du pape en voyage  
Sous la neige -- Le facteur vient de s'arrêter

Pour causer avec le nouveau maître d'école  
- Cet hiver est très froid le vin sera très bon  
- Le sacristain sourd et boiteux est moribond  
- La fille du vieux bourgmestre brode une étole

Pour la fête du curé La forêt là-bas  
Grâce au vent chantait à voix grave de grand orgue  
Le songe Herr Traum survint avec sa soeur Frau Sorge  
Kaethi tu n'as pas bien raccommodé ces bas

- Apporte le café le beurre et les tartines La marmelade le saindoux un pot de lait
- Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
- On dirait que le vent dit des phrases latines
- Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
- Lotte es-tu triste O petit coeur -- Je crois qu'elle aime
- Dieu garde -- Pour ma part je n'aime que moi-même
- Chut A présent grand-mère dit son chapelet
- Il me faut du sucre candi Leni je tousse
- Pierre mène son furet chasser les lapins Le vent faisait danser en rond tous les sapins Lotte l'amour rend triste -- Ilse la vie est douce

La nuit tombait Les vignobles aux ceps tordus  
Devenaient dans l'obscurité des ossuaires  
En neige et repliés gisaient là des suaires  
Et des chiens aboyaient aux passants morfondus

Il est mort écoutez La cloche de l'église  
Sonnait tout doucement la mort du sacristain  
Lise il faut attiser le poêle qui s'éteint  
Les femmes se signaient dans la nuit indécise

Septembre 1901 -- mai 1902

**SIGNE**

Je suis soumis au Chef du Signe de l'Automne

Partant j'aime les fruits je déteste les fleurs  
 Je regrette chacun des baisers que je donne  
 Tel un noyer gaulé dit au vent ses douleurs

Mon Automne éternelle ô ma saison mentale  
 Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol  
 Une épouse me suit c'est mon ombre fatale  
 Les colombes ce soir prennent leur dernier vol

### **UN SOIR**

Un aigle descendit de ce ciel blanc d'archanges  
 Et vous soutenez-moi  
 Laissez-vous trembler longtemps toutes ces lampes  
 Priez priez pour moi

La ville est métallique et c'est la seule étoile  
 Noyée dans tes yeux bleus  
 Quand les tramways roulaient jaillissaient des feux pâles  
 Sur des oiseaux galeux

Et tout ce qui tremblait dans tes yeux de mes songes  
 Qu'un seul homme buvait  
 Sous les feux de gaz roux comme la fausse orange  
 O vêtue ton bras se lovait

Vois l'histriion tire la langue aux attentives  
 Un fantôme s'est suicidé  
 L'apôtre au figuier pend et lentement salive  
 Jouons donc cet amour aux dés

Des cloches aux sons clairs annonçaient ta naissance  
 Vois  
 Les chemins sont fleuris et les palmes s'avancent  
 Vers toi

### **LA DAME**

Toc toc Il a fermé sa porte  
 Les lys du jardin sont flétris  
 Quel est donc ce mort qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte  
 Et trotte trotte  
 Trotte la petite souris

### **LES FIANÇAILLES**

A Picasso

Le printemps laisse errer les fiancés parjures  
 Et laisse feuilleoler longtemps les plumes bleues

Que secoue le cyprès où niche l'oiseau bleu

Une Madone à l'aube a pris les églantines  
Elle viendra demain cueillir les giroflées  
Pour mettre aux nids des colombes qu'elle destine  
Au pigeon qui ce soir semblait le Paraclet

Au petit bois de citronniers s'énamourèrent  
D'amour que nous aimons les dernières venues  
Les villages lointains sont comme les paupières  
Et parmi les citrons leurs coeurs sont suspendus

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris  
Je buvais à pleins verres les étoiles  
Un ange a exterminé pendant que je dormais  
Les agneaux les pasteurs des tristes bergeries  
De faux centurions emportaient le vinaigre  
Et les gueux mal blessés par l'épuration dansaient  
Étoiles de l'éveil je n'en connais aucune  
Les becs de gaz pissaient leur flamme au clair de lune  
Des croque-morts avec des bocks tintaient des glas  
A la clarté des bougies tombaient vaille que vaille  
Des faux cols sur les flots de jupes mal brossées  
Des accouchées masquées fêtaient leurs relevailles  
La ville cette nuit semblait un archipel  
Des femmes demandaient l'amour et la dulie  
Et sombre sombre fleuve je me rappelle  
Les ombres qui passaient n'étaient jamais jolies

Je n'ai plus même pitié de moi

Je n'ai plus même pitié de moi  
Et ne puis exprimer mon tourment de silence  
Tous les mots que j'avais à dire se sont changés en étoiles Un Icare tente de s'élever jusqu'à chacun de mes yeux  
Et porteur de soleils je brûle au centre de deux nébuleuses Qu'ai-je fait aux bêtes théologiques de l'intelligence  
Jadis les morts sont revenus pour m'adorer  
Et j'espérais la fin du monde  
Mais la mienne arrive en sifflant comme un ouragan

J'ai eu le courage de regarder en arrière

J'ai eu le courage de regarder en arrière  
Les cadavres de mes jours  
Marquent ma route et je les pleure  
Les uns pourrissent dans les églises italiennes  
Ou bien dans de petits bois de citronniers  
Qui fleurissent et fructifient  
En même temps et en toute saison  
D'autres jours ont pleuré avant de mourir dans des tavernes Où d'ardents bouquets rouaient

Aux yeux d'une mulâtresse qui inventait la poésie  
 Et les roses de l'électricité s'ouvrent encore  
 Dans le jardin de ma mémoire

Pardonnez-moi mon ignorance

Pardonnez-moi mon ignorance  
 Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers  
 Je ne sais plus rien et j'aime uniquement  
 Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes  
 Je médite divinement  
 Et je souris des êtres que je n'ai pas créés  
 Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide  
 Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon amour J'admirerais mon ouvrage

J'observe le repos du dimanche

J'observe le repos du dimanche  
 Et je loue la paresse  
 Comment comment réduire  
 L'infiniment petite science  
 Que m'imposent mes sens  
 L'un est pareil aux montagnes au ciel  
 Aux villes à mon amour  
 Il ressemble aux saisons  
 Il vit décapité sa tête est le soleil  
 Et la lune son cou tranché  
 Je voudrais éprouver une ardeur infinie  
 Monstre de mon ouïe tu rugis et tu pleures  
 Le tonnerre te sert de chevelure  
 Et tes griffes répètent le chant des oiseaux  
 Le toucher monstrueux m'a pénétré m'empoisonne  
 Mes yeux nagent loin de moi  
 Et les astres intacts sont mes maîtres sans épreuve  
 La bête des fumées a la tête fleurie  
 Et le monstre le plus beau  
 Ayant la saveur du laurier se désole

A la fin les mensonges ne me font plus peur

A la fin les mensonges ne me font plus peur  
 C'est la lune qui cuit comme un oeuf sur le plat  
 Ce collier de gouttes d'eau va parer la noyée  
 Voici mon bouquet de fleurs de la Passion  
 Qui offrent tendrement deux couronnes d'épines  
 Les rues sont mouillées de la pluie de naguère  
 Des anges diligents travaillent pour moi à la maison  
 La lune et la tristesse disparaîtront pendant  
 Toute la sainte journée  
 Toute la sainte journée j'ai marché en chantant  
 Une dame penchée à sa fenêtre m'a regardé longtemps  
 M'éloigner en chantant

Au tournant d'une rue je vis des matelots

Au tournant d'une rue je vis des matelots  
 Qui dansaient le cou nu au son d'un accordéon  
 J'ai tout donné au soleil  
 Tout sauf mon ombre

Les dragues les ballots les sirènes mi-mortes  
 A l'horizon brumeux s'enfonçaient les trois-mâts  
 Les vents ont expiré couronnés d'anémones  
 O Vierge signe pur du troisième mois

Templiers flamboyants je brûle parmi vous

Templiers flamboyants je brûle parmi vous  
 Prophétisons ensemble ô grand maître je suis  
 Le désirable feu qui pour vous se dévoue  
 Et la girande tourne ô belle ô belle nuit

Liens déliés par une libre flamme Ardeur  
 Que mon souffle éteindra O Morts à quarantaine  
 Je mire de ma mort la gloire et le malheur  
 Comme si je visais l'oiseau de la quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand vous tombiez  
 Le soleil et l'amour dansaient dans le village  
 Et tes enfants galants bien ou mal habillés  
 Ont bâti ce bûcher le nid de mon courage

### **CLAIR DE LUNE**

Lune mellifluente aux lèvres des déments  
 Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands  
 Les astres assez bien figurent les abeilles  
 De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles  
 Car voici que tout doux et leur tombant du ciel  
 Chaque rayon de lune est un rayon de miel  
 Or caché je conçois la très douce aventure  
 J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture  
 Qui posa dans mes mains des rayons décevants  
 Et prit son miel lunaire à la rose des vents

1909

La dame avait une robe  
 En ottoman violine  
 Et sa tunique brodée d'or  
 Était composée de deux panneaux  
 S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges  
 Elle riait elle riait

Elle avait un visage aux couleurs de France  
 Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très rouges Elle avait un visage aux couleurs de France

Elle était décolletée en rond  
 Et coiffée à la Récamier  
 Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe d'ottoman violine  
 Et en tunique brodée d'or  
 Décolletée en rond  
 Promenait ses boucles  
 Son bandeau d'or  
 Et traînait ses petits souliers à boucles

Elle était si belle  
 Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les quartiers énormes  
 Où naissaient chaque jour quelques êtres nouveaux  
 Le fer était leur sang la flamme leur cerveau  
 J'aimais j'aimais le peuple habile des machines  
 Le luxe et la beauté ne sont que son écume  
 Cette femme était si belle  
 Qu'elle me faisait peur

## A LA SANTÉ

### I

Avant d'entrer dans ma cellule  
 Il a fallu me mettre nu  
 Et quelle voix sinistre ulule  
 Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe  
 Au lieu d'en sortir comme il fit  
 Adieu adieu chantante ronde  
 Ô mes années ô jeunes filles

### II

Non je ne me sens plus là  
 Moi-même  
 Je suis le quinze de la  
 Onzième

Le soleil filtre à travers  
 Les vitres  
 Ses rayons font sur mes vers  
 Les pitres

Et dansent sur le papier  
 J'écoute  
 Quelqu'un qui frappe du pied  
 La voûte

### III

Dans une fosse comme un ours  
 Chaque matin je me promène  
 Tournons tournons tournons toujours  
 Le ciel est bleu comme une chaîne  
 Dans une fosse comme un ours  
 Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté  
 On y fait couler la fontaine  
 Avec les clefs qu'il fait tinter  
 Que le geôlier aille et revienne  
 Dans la cellule d'à côté  
 On y fait couler la fontaine

### IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus  
 Et peints de couleurs pâles  
 Une mouche sur le papier à pas menus  
 Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrais-je ô Dieu qui connais ma douleur  
 Toi qui me l'as donnée  
 Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur  
 Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres coeurs battant dans la prison  
 L'Amour qui m'accompagne  
 Prends en pitié surtout ma débile raison  
 Et ce désespoir qui me gagne

### V

Que lentement passent les heures  
 Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures  
 Qui passera trop vite  
 Comme passent toutes les heures

### VI

J'écoute les bruits de la ville  
 Et prisonnier sans horizon  
 Je ne vois rien qu'un ciel hostile

Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle  
 Une lampe dans la prison  
 Nous sommes seuls dans ma cellule  
 Belle clarté Chère raison

Septembre 1911.

### **AUTOMNE MALADE**

Automne malade et adoré  
 Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseaies  
 Quand il aura neigé  
 Dans les vergers

Pauvre automne  
 Meurs en blancheur et en richesse  
 De neige et de fruits mûrs  
 Au fond du ciel  
 Des éperviers planent  
 Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines  
 Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines  
 Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs  
 Les fruits tombant sans qu'on les cueille  
 Le vent et la forêt qui pleurent  
 Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille  
 Les feuilles  
 Qu'on foule  
 Un train  
 Qui roule  
 La vie  
 S'écoule

### **HÔTELS**

La chambre est veuve  
 Chacun pour soi  
 Présence neuve  
 On paye au mois

Le patron doute  
 Payera-t-on  
 Je tourne en route  
 Comme un toton

Le bruit des fiacres  
 Mon voisin laid

Qui fume un âcre  
Tabac anglais

Ô La Vallière  
Qui boite et rit  
De mes prières  
Table de nuit

Et tous ensemble  
Dans cet hôtel  
Savons la langue  
Comme à Babel

Fermons nos Portes  
À double tour  
Chacun apporte  
Son seul amour

### **CORS DE CHASSE**

Notre histoire est noble et tragique  
Comme le masque d'un tyran  
Nul drame hasardeux ou magique  
Aucun détail indifférent  
Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant  
L'opium poison doux et chaste  
À sa pauvre Anne allait rêvant  
Passons passons puisque tout passe  
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse  
Dont meurt le bruit parmi le vent

### **VENDÉMIAIRE**

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi  
Je vivais à l'époque où finissaient les rois  
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes  
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre  
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres  
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut  
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux  
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres  
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix  
Qui chantait gravement se taisant quelquefois  
Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine

La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris  
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde  
Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris  
Vendangeait le raisin le plus doux de la terre  
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes  
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants  
Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil  
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille  
Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras  
pas  
Et d'amont en aval nos pensées ô rivières  
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées  
Aux doigts allongés nos mains les clochers  
Et nous t'apportons aussi cette souple raison  
Que le mystère clôt comme une porte la maison  
Ce mystère courtois de la galanterie  
Ce mystère fatal fatal d'une autre vie  
Double raison qui est au-delà de la beauté  
Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient  
Double raison de la Bretagne où lame à lame  
L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaiement

Ô Paris nous voici boissons vivantes  
Les viriles cités où dégoisent et chantent  
Les métalliques saints de nos saintes usines  
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées  
Comme fit autrefois l'Ixion mécanique  
Et nos mains innombrables  
Usines manufactures fabriques mains  
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts  
Fabriquent du réel à tant par heure  
Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières  
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère-toi Paris avec les divines paroles  
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent  
Toujours le même culte de sa mort renaissant  
Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang  
Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur  
Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir

Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrit

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore  
 Qui fixes notre humeur selon ta destinée  
 Et toi qui te retires Méditerranée  
 Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties  
 Ces très hautes amours et leur danse orpheline  
 Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un râle infini qui venait de Sicile  
 Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés  
 Et ces grappes de morts dont les grains allongés  
 Ont la saveur du sang de la terre et du sel  
 Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel  
 Obscurci de nuées faméliques  
 Que caresse Ixion le créateur oblique  
 Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique  
 Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille  
 L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes  
 Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là  
 Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla  
 Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face  
 Visages de la chair de l'onde de tout  
 Ce que l'on peut imaginer  
 Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives  
 Et les noyés flottant sur son onde nouvelle  
 Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives  
 Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil  
 A leurs pâles époux couchés sur les terrasses  
 Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil  
 Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts  
 Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver  
 Et j'entendis soudain ta voix impérieuse  
 Ô Rome  
 Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées  
 Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix  
 Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican  
 Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a

La saveur du sang pur de celui qui connaît  
 Une autre liberté végétale dont tu  
 Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne du trirègne est tombée sur les dalles  
 Les hiérarques la foulent sous leurs sandales  
 Ô splendeur démocratique qui pâlit  
 Vienne le nuit royale où l'on tuera les bêtes  
 La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe  
 Une foule de rois ennemis et cruels  
 Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle  
 Sortiront de la terre et viendront dans les airs  
 Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence  
 C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblenz  
 Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil  
 Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles  
 Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière  
 Qui joignait la limpidité de ces rivières

O Paris le vin de ton pays est meilleur que celui  
 Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord  
 Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible  
 Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir  
 Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe  
 Parce que tu es beau et que seul tu es noble  
 Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir  
 Et tous mes vigneron dans ces belles maisons  
 Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux  
 Dans ces belles maisons nettement blanches et noires  
 Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire  
 Mais nous liquides mains jointes pour la prière  
 Nous menons vers le sel les eaux aventurières  
 Et la ville entre nous comme entre des ciseaux  
 Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux  
 Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance  
 Troublant dans leur sommeil les filles de Coblenz

Les villes répondaient maintenant par centaines  
 Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines  
 Et Trèves la ville ancienne  
 A leur voix mêlait la sienne  
 L'univers tout entier concentré dans ce vin  
 Qui contenait les mers les animaux les plantes  
 Les cités les destins et les astres qui chantent  
 Les hommes à genoux sur la rive du ciel  
 Et le docile fer notre bon compagnon  
 Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même  
 Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front  
 L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante  
 Tous les noms six par six les nombres un à un

Des kilos de papier tordus comme des flammes  
 Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements  
 Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment  
 Des armées rangées en bataille  
 Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres  
 Au bord des yeux de celle que j'aime tant

Les fleurs qui s'écrient hors de bouches  
 Et tout ce que je ne sais pas dire  
 Tout ce que je ne connaîtrai jamais  
 Tout cela tout cela changé en ce vin pur  
 Dont Paris avait soif  
 Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles  
 Végétation Accouplements musiques éternelles  
 Mouvements Adorations douleur divine  
 Mondes qui vous rassemblez et qui nous ressemblez  
 Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers  
 Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris  
 Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement  
 Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine  
 Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

End of the Project Gutenberg EBook of Alcools, by Guillaume Apollinaire

- END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK ALCOOLS \*\*\*
  - ◆ This file should be named 15462-8.txt or 15462-8.zip \*\*\*\*\* This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/5/4/6/15462/>

Produced by Ebooks libres et gratuits; this text is also available at <http://www.ebooksgratuits.com> in Word format, Mobipocket Reader format, eReader format and Acrobat Reader format.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used

if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

- START: FULL LICENSE \*\*\*

**THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK**

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in

Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. **LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES** - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. **YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.**

1.F.3. **LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND** - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' **WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS**

## **FOR ANY PURPOSE.**

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

### Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

### Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pgla.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pgla.org](mailto:business@pgla.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pgla.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gnewby@pgla.org](mailto:gnewby@pgla.org)

### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to

carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

from <http://manybooks.net/>